MÉDÉE

TRAGÉDIE.

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE.

LOUISE DE LIGNEROLLES, drame en cinq actes et en prose.

GUERRERO, drame en cinq actes et en vers.

ADRIENNE LECOUVREUR, comédie en cinq actes et en prose.

LES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE, comédie en cinq actes et en prose.

BATAILLE DE DAMES, comédie en trois actes et en prose.

PAR DROIT DE CONQUÊTE, comédie en trois actes et en prose.

POÉSIE.

DISCOURS SUR L'IMPRIMERIE, couronné par l'Académie française; 1839.

LES MORTS BIZARRES.

LES VIEILLARDS, poëme.

POÉSIES DÉTACHÉES. — A mon père. — Les Deux mères. — Les Deux hirondelles, etc., etc.

PROSE.

ÉDITH DE FALSEN, cinquième édition.

HISTOIRE MORALE DES FEMMES, troisième édition.

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, le 28 février 1856.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

MÉDÉE

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

ERNEST LÉGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



Troisième édition.

PARIS

GUSTAVE SANDRÉ, ÉDITEUR
Rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.

DENTU, LIBRAIRE
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.

1856

PERSONNAGES.

CRÉON, roi de Corinthe.
CRÉUSE, sa fille.
ORPHÉE.
JASON.
MÉDÉE.
LA NOURRICE DE CRÉUSE.
UNE JEUNE FILLE.
LYCAON, } enfants de Jason et de Médée.
MÉLANTHE, }
HOMMES DE CORINTHE, — CANÉPHORES, — ESCLAVES, — SUITE DE CRÉON.

La scène se passe à Corinthe.

MÉDÉE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une place aux portes de Corinthe. — A droite, un bois d'oliviers. — A gauche, une statue de Diane placée au seuil de son temple, que l'on n'aperçoit pas. — Au fond une colline qui descend jusqu'à la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, CRÉON et le PEUPLE DE CORINTHE entourent ORPHÉE. — JASON est à gauche de Créon.

CRÉON, à Orphée.

Enfin, je te revois, mortel aimé des dieux,
Et Phébus-Apollon rend Orphée à nos yeux!
A peine une rumeur incertaine, étouffée,
Fit-elle dans ces murs courir le nom d'Orphée,
Que j'ai hâté mes pas, pour saluer en toi
Le bienfaiteur de ceux qui me nomment leur roi.

ORPHÉE.

Vénérable Créon, cher peuple de Corinthe,
Pour tant d'affection dans vos regards empreinte,
Que pourrai-je donc faire, ou plutôt qu'ai-je fait?

CRÉON.

Ami, ton seul retour est un premier bienfait;
Nous t'appelions! Demain, ma chère et douce fille

Quitte pour un époux notre toit de famille,
Et, pour cette union, mon prévoyant amour
A choisi dans le mois le quatrième jour,
Le jour cher à Vénus! Cependant les victimes
Ne semblent présager que désastres ou crimes...
Mais tu reviens, j'espère! En priant avec nous,
Tu vas des immortels détourner le courroux,
Car notre encens, nos vœux, les chants du coryphée
Ne montent jusqu'au ciel qu'avec la voix d'Orphée.

JASON.

Pour un joueur de luth, que d'honneurs, ô Créon!
Eh! que ferais-tu donc pour un guerrier?...

CRÉON.

Jason,
Je sais ce que je dois à ton ardent courage :
Des pirates, toi seul, tu purgeas ce rivage,
Et les dragons détruits, les loups exterminés,
Les fleuves frémissants dans leur lit enchaînés,
Les monstres abattus, tout, à notre mémoire
Rappelle tes travaux, tes bienfaits et ta gloire;
Mais nous devons bénir son nom comme le tien.

JASON, avec ironie.

Eh bien! qu'il t'offre donc aujourd'hui son soutien!
Des sauvages tribus qu'il désarme la rage!...

ORPHÉE, avec calme.

Ami, je pourrais bien tenter ce grand ouvrage.

JASON, souriant.

Comment?... avec ta lyre?

ORPHÉE.

Et quelques grains de blé!

JASON.

Tu parles donc toujours un langage voilé?

CRÉON.

Que veux-tu dire, ami?

ORPHÉE.

Parfois, dans mes voyages,
Quand le sort me conduit chez des hordes sauvages
Qui vivent de la chasse ou bien de fruits grossiers,
Je leur offre en présent quelques pains nourriciers;
A peine savourés, ils en désirent d'autres :
« J'en ai là des milliers pour vous et pour les vôtres, »
Leur dis-je, et jouissant de leur étonnement,
Je leur présente alors quelques grains de froment :
« Mettez ces grains en terre, et le sol de vos plaines
» Vous rendra plus de pains qu'il n'a reçu de graines.
» —Quand donc! demain?—Oh! non! Il faut d'abord demain
» Briser, ouvrir, sarcler cette terre... » Soudain,
Les voilà travailleurs. — « Quitter la vie errante... »
Et bientôt la cabane a remplacé la tente.
« Vous faire des outils... » Ils façonnent le bois,
Ils aiguisent le fer...; puis, un matin, je vois,
Quand des pleurs de la nuit les plaines sont couvertes,
Je vois du blé naissant pointer les têtes vertes!...
« Remerciez les dieux, » leur dis-je. — Et la maison
Voit s'élever près d'elle un autel de gazon,
Et de la piété, du travail, c'est-à-dire
Du petit grain de blé, naissent, grâce à la lyre,
Et l'amour du logis, et l'amour de la paix,
L'instinct de la famille avec tous ses bienfaits,
Le mariage enfin, cette première pierre
D'où part en s'étageant la cité tout entière!

JASON.

Illustre conquérant! voilà donc tes exploits?...

ORPHÉE.

Conquérant, tu dis vrai! je le suis! Que de fois,
Contemplant l'Hellespont du haut des monts tranquilles,
Et voyant au soleil étinceler ses îles,
Que de fois m'écriai-je : O durs rochers, et vous,

Peuples au cœur de fer, vous m'appartiendrez tous!
Lorsque la muse aura civilisé Corinthe,
Je m'élance à Naxos, à Délos, à Zacinthe,
Semant partout les lois et le blé, jusqu'au jour
Où, devenus enfin maîtres à votre tour,
Hellènes, vous ferez pour le reste du monde
Ce qu'aura fait pour vous celui qu'un dieu seconde,
Et que la Grèce, assise au bord de ses deux mers,
Fanal éblouissant, luira sur l'univers!
Alors, Jason, alors la terre, aux jours de fête,
A l'égal du héros bénira le poëte,
Près des Pirithoüs, fiers vainqueurs des lions,
Placera les Linus, vainqueurs des passions,
Et la postérité peut-être osera dire
Que nous apprivoisions les ours avec la lyre,
Que les rocs nous suivaient, et qu'à nos seuls accents
D'eux-mêmes s'élevaient les murs obéissants!
Mais, que fais-je? mon cœur, emporté par la muse,
Se perd dans l'avenir... Revenons à Créuse...
Tu m'as parlé d'hymen?

CRÉON.

Oui.

ORPHÉE.

Les dieux en courroux
T'épouvantent, dis-tu?... Quel est donc son époux?

CRÉON.

Ne le pressens-tu pas?

ORPHÉE.

Non.

CRÉON, montrant Jason.

C'est lui!

ORPHÉE.

Je m'abuse...
Jason!

JASON, avec hauteur.

Sans doute!

ORPHÉE.

Lui ! lui ! l'époux de Créuse !

JASON, bas à Orphée.

Silence !

CRÉON, à Orphée.

Qu'as-tu donc, et quel trouble est le tien ?
Pourquoi cette pâleur sur ton front et le sien ?

ORPHÉE.

Roi, pour quelques instants permets-moi de me taire,
Et souffre cependant un conseil salutaire.
D'Apollon Lycien le prêtre vénéré
Rend, non loin de ces murs, son oracle inspiré ;
Soumets à ce grand dieu tes craintes légitimes ;
Et moi, je vais ici consulter les victimes,
Interroger le cœur des mortels, et mes yeux
Y liront le motif de ce courroux des dieux.

CRÉON.

J'obéis à ta voix.

Créon sort avec sa suite et le peuple.

SCÈNE II.

ORPHÉE, JASON.

ORPHÉE.

Qu'as-tu fait de Médée ?

JASON.

De ce nom odieux j'ai l'oreille obsédée ;
Elle a voulu partir, elle m'a quitté !

ORPHÉE.

Non !

JASON, avec hauteur.

Comment !

ORPHÉE.

De vos périls je fus le compagnon,

Je la connais ! Son cœur altier, mais magnanime,
T'aima jusqu'au délire et même jusqu'au crime ;
Elle a tout fait, tout fui, tout oublié pour toi,
A la face du ciel elle a reçu ta foi,
La Grèce la proscrit, et, dans sa vie amère,
Toi seul peux lui servir de soutien. Elle est mère,
Et ses fils n'ont que toi pour refuge... Non ! non !
Elle n'a pu te fuir... et Thémis et Junon,
Et d'un trouble secret ton âme possédée,
Tout te dit avec moi : Qu'as-tu fait de Médée ?

JASON.

Demande-moi plutôt par quel enchantement
Cette barbare a pu me séduire un moment,
Et, si tu la connais, que ton âme s'étonne
Que Jason l'ait choisie et non qu'il l'abandonne !

ORPHÉE.

Tu l'as abandonnée !... Où ?... quand ?... comment ?... Pourquoi ?

JASON.

Pourquoi ?... Ne sais-tu pas qu'elle traîne après soi
La malédiction, l'horreur et l'homicide,
Que son nom fait pâlir comme un nom d'Euménide,
Qu'une fatalité de meurtre la poursuit,
Que l'univers entier la repousse ou la fuit ?
Contre elle Absyrte mort a soulevé la Thrace,
La mort de Pélias de la Grèce nous chasse ;
A peine en quelque port sommes-nous descendus,
Que les peuples soudain se lèvent éperdus
Comme pour conjurer ou la guerre ou la peste...
Ah ! c'en est trop ! avec cette femme funeste
Je suis las d'affronter l'horreur de l'univers,
Je n'en veux plus !...

ORPHÉE.

Qu'entends-je ! ô cœur dur et pervers !
C'est toi, c'est toi qui viens lui reprocher son crime !

Qui donc en fut l'auteur ? Qui donc en fut victime?
Qui donc en eut le fruit? Quoi! tu vas sur les mers
Chercher cette barbare au fond de ses déserts,
Elle était pure, belle, heureuse, et son visage
Respirait la pudeur, la force et le courage !
Tu viens ! tu la corromps avec ta passion,
Tu fais servir aux plans de ton ambition
Les aveugles transports qu'en cette âme fougueuse
Jetait d'un feu nouveau la puissance orageuse;
Et pour toi seul, enfin, quand, à force d'amour,
Elle a, derrière soi, tout brisé sans retour,
Qu'elle a trahi son père, abandonné sa mère,
Que, proscrite, elle a fui sur la terre étrangère,
Et que là, triste objet de fureur et d'effroi,
Dans ce vaste univers elle n'a plus que toi,
Alors, saisi soudain d'un vertueux scrupule,
Devant ce front souillé ta pureté recule,
Tu lui reprends ton cœur et l'appui de ton bras...
Non! tu ne le peux pas! Tu ne le feras pas!
Plus elle est en horreur au ciel comme à la terre,
Et plus entre elle et toi le lien se resserre!
Les barbares, les Grecs, et Corinthe et son roi,
Tout l'univers entier peut l'accuser, hors toi!
Toi qui précipitas le premier dans le crime
Cet être que les dieux avaient créé sublime,
Toi qui fus le seul but de tout ce qu'elle fit,
Toi qui de ses forfaits tiras toujours profit,
Toi qui, de tous ses maux artisan ou complice,
En vivant du bienfait, trahis la bienfaitrice.

JASON, avec emportement.

Devient-on criminel parce qu'on n'aime plus?
Si mon cœur est coupable, accuses-en Vénus!

ORPHÉE.

Vénus!

JASON.

Oui ! oui ! Vénus ! Déchire-toi, mon âme,
Et qu'éclate à leurs yeux mon indomptable flamme !

ORPHÉE.

Que dis-tu?

JASON.

Loin de moi tous ces prétextes vains !
Non ! ce n'est pas l'horreur des dieux et des humains,
Ce n'est pas le forfait, ce n'est pas l'anathème
Qui rompt mes premiers nœuds, c'est l'amour ! J'aime ! j'aime !

ORPHÉE.

Qui ? Créuse ?

JASON.

Oui, Créuse et sa jeune candeur,
Créuse et sa beauté, Créuse et sa douceur !
De ce transport nouveau l'impétueux caprice
T'indigne ; mais quand donc, froid amant d'Eurydice,
Quand donc comprendras-tu qu'un même emportement
Fait bondir en nos seins le héros et l'amant ;
Que c'est le même sang, chargé des mêmes flammes,
Qui bouillonne en nos cœurs pour la guerre et les femmes ?
Crois-tu que je pourrais terrasser les géants,
Combler dans les marais les abîmes béants,
Poursuivre les lions à coups de javeline,
Si je ne portais là, dans ma large poitrine,
Un cœur aussi terrible en ses rébellions
Que les torrents, les mers, la foudre et les lions !
Oui, pour te posséder, ô ma jeune maîtresse !
De larmes et de sang j'inonderais la Grèce,
Seul j'irais affronter mille serpents Pythons...
C'est la loi, nous aimons comme nous combattons !

ORPHÉE, avec amertume.

Tu dis vrai !... vous aimez, vous, les vierges vermeilles,
Comme l'ours montagnard les ruches des abeilles,

Comme le léopard les troupeaux bien nourris,
Ou comme le torrent aime les bords fleuris,
Pour souiller leurs trésors en sa course orageuse,
Et les rouler, fangeux, dans son onde fangeuse...
Mais Jupiter m'envoie, et j'accours...

JASON.

Toi!

ORPHÉE.

J'accours
Pour arracher Créuse à tes folles amours!
Pour découvrir aux yeux de la fille et du père
L'abîme où les conduit ton hymen adultère!

JASON.

Va donc! mais quand près d'eux ta voix m'accusera,
Par un exploit nouveau mon bras te répondra!
Ce matin est venu fondre sur cette plage
Le terrible Antestor! Je cours sur son passage,
J'entoure le géant du cercle de mes bras,
Je l'étouffe, et, demain, lorsque tu me verras
Apparaître aux regards d'Éphyre épouvantée,
Chargé du corps sanglant de ce nouvel Antée,
Il faudra bien enfin qu'au silence réduit,
De mes hardis travaux tu me laisses le fruit!

ORPHÉE.

Eh bien!...

On entend une musique douce, et Créuse paraît sur la colline, suivie de jeunes filles qui portent des couronnes et des offrandes.

Quels sont ces chants?

JASON.

Guidant les canéphores,
Créuse vient au bruit des cithares sonores,
De l'austère Diane implorer son pardon
Et le droit de passer sous les lois de Junon!

ORPHÉE.

Suis-moi près de Créon!

JASON.

Antestor me réclame !
Je pars pour mériter Créuse ! Allons, mon âme !
C'est l'instant de montrer à ces peuples tremblants
Quel fils ma noble mère a porté dans ses flancs !

Ils remontent la scène.

Créuse paraît suivie des Canéphores. On entend une douce musique; Créuse, une couronne à la main, va la déposer devant la statue de Diane, et récite les strophes suivantes, pendant que la musique continue à jouer doucement. Orphée et Jason sont sortis lorsqu'elle est entrée en scène.

SCÈNE III.

CRÉUSE, LA NOURRICE, CANÉPHORES.

CRÉUSE.

Déesse à la chaste ceinture,
Déesse au léger brodequin,
Reçois, avec ma chevelure,
Ces riants trésors du matin.
Ils croissaient dans une vallée
Que jamais encore n'a foulée
Le pied des troupeaux insultants;
La faux respecte ses corbeilles,
Et l'aile ardente des abeilles
Y voltige seule au printemps.

Semblable au vallon solitaire,
J'ai longtemps vécu sous tes yeux,
De mes jours n'ouvrant le mystère
Qu'aux seuls rayons venus des cieux :
Mais la vallée ombreuse et sainte
A vu paraître en son enceinte
Le coursier aux brûlants naseaux ;
Et soudain, saluant son maître,
Sous les pieds se plut à lui mettre
Ses fleurs, ses tapis et ses eaux.

Pardonne, ô déesse ! pardonne,
Si je déserte dans ce jour,
Pour la maternelle Latone,
Ta jeune et virginale cour.
L'amour parle, l'amour m'entraîne,
L'amour, dont la loi souveraine
Fait tout plier, excepté toi !
Ta mère a connu sa puissance,
Le monde lui doit ta naissance !
Pardonne-moi !... pardonne-moi !...

La musique s'arrête, et Créuse s'adresse à sa nourrice.

Chère nourrice, mets aux pieds de la statue
La fleur de mes cheveux par le fer abattue,
Et nous, au temple même, allons, avec nos vœux,
Déposer les fruits mûrs et les pains savoureux.

Elles entrent dans le temple, au bruit de la musique qui recommence doucement et qui s'éteint peu à peu.

SCÈNE IV.

LA NOURRICE seule; puis MÉDÉE, MÉLANTHE, LYCAON, qu'elle tient par la main.

LA NOURRICE, déposant la chevelure au pied de l'autel.

Hâtons-nous d'achever notre pieux ouvrage,
Et puis vers le palais...

Apercevant Médée.

Mais, que vois-je ?

MÉDÉE.

Courage,
Mes chers petits enfants, courage !... Encore un pas !
Nous approchons du port !

LA NOURRICE.

Que de tristesse, hélas !
Mais que de majesté !... que de grâce !

MÉDÉE, à la nourrice.

Étrangère,
D'Éphyre foulons-nous la terre hospitalière ?

LA NOURRICE.

Oui !

MÉDÉE, montrant le temple de Diane.

N'est-ce pas l'autel de Diane Artémis?

LA NOURRICE.

Sans doute.

MÉDÉE.

En franchissant ces murs chers à Thétis,
Il m'a semblé, de loin, sous les frais sycomores,
Entendre murmurer un chant de canéphores.

LA NOURRICE.

C'est un hymne d'Orphée.

MÉDÉE, avec émotion.

Orphée ! ô dieux !

LA NOURRICE.

Demain,
De la fille du roi se célèbre l'hymen.
Mais d'où connaissez-vous cette douce harmonie ?
Car, si j'en crois vos traits, votre voix, l'Hellénie
Ne vous a pas vu naître...

MÉDÉE.

Il est vrai ! cependant...
Je la connais !

LA NOURRICE, à part.

Sa voix tremble en me répondant.

MÉDÉE, à ses enfants, montrant la statue de Diane.

Déposez là ce voile à la céleste trame
Qu'Apollon a tissu d'un pur rayon de flamme.

Les enfants déposent un coffre ouvert aux pieds de Diane.

LA NOURRICE, regardant le voile.

Quel splendide présent !... Quel travail précieux !
Les dieux que nous servons sont donc aussi vos dieux ?

MÉDÉE.

Ah ! ne comparez pas nos déités aux vôtres !
Ce n'est pas de tels dons que réclament les nôtres :
Leur effroyable culte est un meurtre sans fin,
Et notre Vénus même a soif de sang humain !

LA NOURRICE, vivement.

Quelle est donc, justes dieux ! cette sauvage terre ?...
Parlez !

Médée fait un mouvement.

Mais non... je dois respecter ce mystère.
Reposez-vous ici !. . Créuse va sortir,
Et Créuse aux douleurs sut toujours compatir.

Elle sort.

SCÈNE V.

MÉDÉE, MÉLANTHE, LYCAON.

MÉDÉE.

Orphée !... un chant de joie !... un doux chant d'hyménée !...
Naguère, aussi, naguère à l'autel amenée,
Je crus... et maintenant... O Jason ! cher Jason !
Es-tu mort ? as-tu fui ? Quelque sombre prison
Te retient-elle au loin ? Où donc es-tu, mon maître ?
Où donc es-tu ?

MÉLANTHE, à sa mère.

Je suis bien las.

MÉDÉE, avec douleur.

Cher petit être !...
Tu me brises le cœur ! Pas d'abri ! pas d'appui !...
Ce rocher nu, voilà votre couche aujourd'hui !...

LYCAON.

La faim nous affaiblit plus encor que la route.

MÉDÉE.

Avec désespoir.

Ne pouvoir épuiser ses veines goutte à goutte,

Et leur dire : Prenez, buvez!... nourrissez-vous!

Avec résolution.

Du courage pour eux !

Aux enfants.

Mettez-vous à genoux ;

Prenant aux pieds de la statue deux rameaux de suppliants.

Prenez ces deux rameaux ornés de bandelettes.

LYCAON.

Pourquoi donc ?

MÉDÉE.

Pour paraître, hélas ! ce que vous êtes,
Des suppliants !

LYCAON.

Et qui faudra-t-il supplier ?

MÉDÉE.

Celle qui, dans ce temple, est encore à prier...

LYCAON.

Que lui dirons-nous ?

MÉDÉE.

Rien!... à votre seule vue,
Son âme, je le crois, doit se sentir émue :
Un jour d'hymen, quelle est la vierge de seize ans
Qui ne s'attendrit pas sur de petits enfants?

Apercevant Créuse.

La voici.

Médée fait un pas en arrière.

LYCAON.

Tu pars!...

MÉDÉE.

Non, mais que votre détresse
Sans nul appui d'abord à ses yeux apparaisse :
Pour des enfants tout seuls on a plus de pitié.

Elle se retire au fond.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CRÉUSE.

CRÉUSE, parlant à ses compagnes, et une corbeille à la main.

Oui! je vais de ces dons consacrer la moitié...

Apercevant les enfants.

Oh! les deux beaux enfants! c'est peut-être un présage!
Pauvres petits! déjà suppliants! à votre âge!...
Tenez! prenez ces pains, ces fruits délicieux...
Ce qu'on donne aux souffrants, on le consacre aux dieux.
Mais comment êtes-vous venus sur cette terre?

LYCAON.

Dans un grand vaisseau.

CRÉUSE.

Seuls?

LYCAON.

Non.

CRÉUSE.

Avec votre père?

LYCAON.

Notre père n'est plus avec nous.

CRÉUSE.

Et les dieux
De l'aspect d'une mère ont-ils privé vos yeux?
Je veux la remplacer.

LYCAON.

Nous avons notre mère,
Elle veille sur nous.

CRÉUSE, regardant Lycaon.

Douce et tendre chimère!
Dans ses traits, dans sa voix, mon cœur, plein d'un seul nom,
Mon cœur, qui le croirait? retrouve encor Jason!

Elle l'embrasse.

LYCAON.

Comme vous m'embrassez! vous m'aimez donc?

CRÉUSE.

Sans doute!

LYCAON.

Ma mère l'avait dit...

CRÉUSE.

Votre mère?

LYCAON.

Elle écoute,

Elle est là!

CRÉUSE.

Pourquoi donc vous fuir?

LYCAON.

Par amitié!

Pour les enfants tout seuls on a plus de pitié,
Dit-elle!

CRÉUSE.

Un pareil mot! ô dieux, où donc est-elle?
Appelez-la!... Je sens que tout mon cœur l'appelle!

MÉDÉE, s'avançant.

Jeune fille, des dieux vos jours seront bénis,
Car les infortunés sont pour vous des amis.

CRÉUSE, à part, avec émotion.

Quel accent dans sa voix!... quel front de souveraine!
On voit une exilée, on devine une reine!

MÉDÉE, à ses enfants.

Présentez-lui ce voile aux splendides couleurs,
Ce don la touchera.

CRÉUSE.

Parlons de vos malheurs,
Ils me toucheront mieux! Dites, infortunée,
Quelque parent cruel vous a-t-il détrônée?

MÉDÉE.

Mon malheur vient des dieux!

CRÉUSE.

De quel dieu? d'Artémis?

Je la prirai pour vous, son culte m'est permis :
De Neptune ? Il protége et Corinthe et mon père,
Nos offrandes iront apaiser sa colère...
Dites, quel est le dieu qu'il faut fléchir pour vous ?

MÉDÉE.

Du dieu qui me frappa rien n'arrête les coups...
C'est l'amour!

CRÉUSE.

Quoi! l'amour! l'amour! Tout nous rassemble.
Parlez! jamais deux cœurs ne battront mieux ensemble.

MÉDÉE.

Hélas! l'amour pour vous est l'heureux fils du ciel,
Le dieu couronné, jeune, au sourire éternel;
Pour moi, c'est l'envoyé des noires Euménides,
Et son front, pour parure, a des serpents livides.

CRÉUSE.

De l'amour je connais aussi les pleurs!

MÉDÉE.

Qui? vous!

CRÉUSE.

Oui, moi!

MÉDÉE, avec affection.

Comment! celui qui sera votre époux
N'est-il pas quelque ami de votre heureuse enfance ?

CRÉUSE.

C'est un étranger, fort de sa seule vaillance.

MÉDÉE.

Comme moi!... Mais qui donc vous soumit à sa loi ?

CRÉUSE.

Son malheur!

MÉDÉE.

Comme moi!

CRÉUSE.

Sa beauté!

MÉDÉE.

Comme moi !

CRÉUSE.

Son courage héroïque !

MÉDÉE.

Ah ! malheureuses femmes !
Toujours même destin brisera donc nos âmes,
Et le récit des maux qui frappent l'une au cœur,
Toujours des maux de l'autre est donc l'écho moqueur !

CRÉUSE.

En effet, entre nous, sous l'ombre qui vous cache,
Je sens comme une étrange et douloureuse attache.

MÉDÉE.

Moi de même !

CRÉUSE.

Eh bien, donc, ouvrez-moi votre cœur,
Et pour que je vous sauve, éclairez-moi... ma sœur !

MÉDÉE.

Que dire ? Je vivais innocente, adorée,
Heureuse ! Un jour, s'avance en notre âpre contrée
Un jeune homme cherchant sous ce ciel étranger
Ce que cherche un héros, la gloire et le danger.
Il demande mon père... Il entre... O misérable !
Dieux cruels ! mal sacré ! Vénus impitoyable !
A son premier regard, avant qu'il eût parlé,
Une stupeur muette au cœur me prend ! Troublé,
Mon œil flotte au hasard : une âpre inquiétude
Me tourmente... mon corps fléchit de lassitude...
Je souffre !... Mais il parle !... et bientôt... et soudain
Un torrent de bonheur coule à flots dans mon sein !
Comme si quelque dieu m'eût jetée en délire,
Je sentais, malgré moi, ma bouche lui sourire,
Et, les yeux ardemment attachés à ses traits,
J'écoutais ! j'aspirais ! je regardais !... j'aimais !. .

CRÉUSE.

Malheureuse !

MÉDÉE.

Dès lors, je n'eus qu'une pensée,
Son salut ! Pour armer sa valeur insensée,
Il fallait dépouiller mon père... je le fis !
Trahir notre cité, nos dieux... je les trahis !
Mais que devins-je, hélas ! quand, après sa victoire,
Il me dit tout en pleurs : Viens, je te dois ma gloire,
Viens ! je t'aime ! fuyons !

CRÉUSE.

Fuir le doux sol natal !

MÉDÉE.

Va-t'en ! disais-je, va ! Notre amour est fatal !
Viens ! me répondait-il, ou bien je meurs ! Dans l'ombre
Je m'élance à travers le palais vaste et sombre,
Mais avec désespoir il s'attachait à moi,
Me répétant : Je meurs si je repars sans toi !
O nuit ! terrible nuit ! nuit d'adieux et d'alarmes !
Je les parcourais tous, en les baignant de larmes,
Ces lieux, ces lieux aimés, où pendant dix-sept ans
Mes jours avaient coulé comme un jour de printemps ;
Je m'attachais aux murs, aux meubles de famille,
Je baisais à genoux mon lit de jeune fille,
Sanglotant et criant... Ah ! pourquoi donc, pourquoi
Les dieux, héros fatal, t'ont-ils conduit vers moi ?
Mais, hélas ! quel surcroît d'angoisse et de misère,
Quand j'entrai dans la chambre où reposait ma mère !
Que je m'agenouillai, sans bruit, à ce chevet
Où près d'elle souvent mon sommeil s'achevait,
Et que tout à côté de sa tête si chère
Déposant mes cheveux en offrande... O ma mère !
Patrie !... amis !... parents !... êtres chers et sacrés,

Voyez, voyez mon sort, et vous pardonnerez !

Elle cache en pleurant sa tête dans ses mains.

Créuse cherche ce qu'elle peut faire pour calmer Médée, et, apercevant les enfants, elle les ramène près de leur mère ; les enfants l'embrassent tendrement.

CRÉUSE.

Dans leur amour pour vous cherchez votre courage !
Voyez ! vous écartant les deux mains du visage,
Leur bouche va baiser la trace de vos pleurs.

MÉDÉE, *les regardant.*

C'est vrai, je suis ingrate !... Ah ! chers consolateurs !
Ils comprennent qu'un dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères !
Les embrassant.
Je me sens plus tranquille ! Allez, allez, amis,
Déposez ces rameaux au temple d'Artémis !

LYCAON.

Oui, nous allons pour toi supplier la déesse.

Elle les embrasse de nouveau avec tendresse, et les enfants se dirigent vers le temple, où ils entrent.

MÉDÉE, *les regardant s'éloigner.*

Hélas !... ce dernier bien, leurs baisers, leur tendresse,
Je les perdrai peut-être !

CRÉUSE.

O grands dieux !

MÉDÉE.

Ma douleur
Les lassera !... L'enfant a besoin de bonheur,
De joie !... Il n'est pas fait pour vivre dans les larmes,
Pour suivre et pour aimer les fronts chargés d'alarmes
Et les cœurs irrités par d'éternels combats...
Le malheur aigrit !

CRÉUSE.

Mais...

MÉDÉE.

Et puis je ne suis pas

Une fille des Grecs, je suis une barbare!
Ma tendresse elle-même est fougueuse, et s'égare
En transports dont l'ardeur effraie un cœur d'enfant...
Souvent je leur fais peur, même en les embrassant!

CRÉUSE.

Quel blasphème! des fils avoir peur de leur mère!

MÉDÉE, d'une voix sombre.

Oh! c'est mon châtiment! La céleste colère
Pour me frapper à mort, en eux me frappera,
Et voilà les vengeurs qu'Erinnys choisira!

CRÉUSE.

Erinnys!

MÉDÉE, avec agitation.

N'ai-je point parlé des Euménides,
D'amours poussant au crime, et sur mes traits livides
N'avez-vous donc pas vu ce signe de l'enfer
Qu'au front du meurtrier imprime Jupiter?

CRÉUSE.

O ciel!

MÉDÉE.

Vous frémissez... Enfant!... Eh! que serait-ce
Si je vous révélais la terreur qui m'oppresse?
Faut-il parler?... Eh bien!... je le sens, je le vois,
Je ne suis pas au bout!... une secrète voix,
Quand j'ai franchi ces murs, m'a dit: Tremble, coupable!
Tremble! en ces lieux t'attend l'Euménide implacable!
Je sens courir dans l'air son souffle tout-puissant,
Et l'on respire ici comme une odeur de sang!

CRÉUSE.

Où vous égarez-vous? Quelle crainte insensée?...

MÉDÉE.

Ah! c'est qu'un doute horrible, une atroce pensée
Dans mon cœur, malgré moi, comme un éclair a lui.

CRÉUSE.

Comment?

MÉDÉE.

Connaissez-vous la jalousie ?

CRÉUSE.

Oh ! oui !

MÉDÉE, souriant tristement.

Vous, jalouse ! .. De quoi ?

CRÉUSE.

Du passé.

MÉDÉE.

Dans votre âme
Mon secret peut descendre alors... vous êtes femme !
Eh bien, parfois un vague et douloureux soupçon
Me dit : Si son absence était un abandon ?
Si, pendant qu'éperdue et mourant de détresse,
Sur sa trace, en pleurant, je parcourais la Grèce,
Pendant que chaque jour, au seul bruit de sa mort,
Je souffre des tourments plus grands que le remord,
Il vivait, lui, tranquille, aux pieds d'une autre femme ?
S'il l'aimait ! l'épousait !...

CRÉUSE.

Oh ! ce serait infâme !

MÉDÉE.

N'est-ce pas ?... Eh bien ! donc, depuis que dans mon sein
Ce doute a pénétré, je n'ai plus qu'un dessein.
A travers les cités j'erre comme une louve,
Je les cherche...

CRÉUSE.

J'ai peur !

MÉDÉE.

Si jamais je les trouve !...

CRÉUSE.

Que leur feriez-vous donc ?

MÉDÉE, avec une fureur croissante.

Ce que je leur ferais !...

Que fait le léopard, lorsqu'au fond des forêts,
Saisi d'une terrible et rugissante joie,
D'un bond, comme la foudre, il tombe sur sa proie,
Qu'il l'emporte en son antre, et que là, dépeçant
Membre à membre ce corps qui ruisselle de sang...

CRÉUSE, avec un cri d'horreur.

Ah!

MÉDÉE, avec dédain.

Que disiez-vous donc que vous étiez jalouse?

CRÉUSE, avec le plus grand trouble.

Pardonnez!... J'en conviens, votre fureur d'épouse,
Votre voix, vos regards, tout me glace d'effroi,
Et cependant vers vous je reviens malgré moi.

Avec une sorte de terreur.

Notre conformité de destin, continue!...
Comme vous je déteste une femme inconnue!

MÉDÉE.

Vous!

CRÉUSE.

Par delà les mers elle a fui, je le croi,
Et pourtant son image est toujours devant moi.

MÉDÉE.

Votre époux l'aime encore?

CRÉUSE.

Oh! non! il me l'assure!

MÉDÉE.

Que vous importe alors?

CRÉUSE.

Toujours je me figure
Qu'en dépit des déserts, des mers et des remparts,
Elle va tout à coup paraître à mes regards!
Et que son art maudit, des philtres que j'ignore,
M'arracheront vivante à celui que j'adore...

MÉDÉE.

Quelles terreurs d'enfant!

CRÉUSE.

Si vous saviez son nom !

MÉDÉE.

Quel est ce nom fatal ?

CRÉUSE.

Vous le dire ?... Oh ! non ! non !
Parlez, vous.

MÉDÉE.

J'y consens. Il est une merveille
Dont le récit peut-être a frappé votre oreille :
La toison d'or !

CRÉUSE, avec un commencement de crainte.

Eh bien !

MÉDÉE.

On vous parla souvent...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ORPHÉE.

ORPHÉE.

Venez, Créuse !
Apercevant Médée.
Vous !

MÉDÉE, avec un cri.

Orphée !
Courant à lui.
Est-il vivant ?

ORPHÉE.

Vous !...

MÉDÉE.

Parlez !

ORPHÉE.

Écoutez !...

MÉDÉE.

Que veut-on que j'écoute ?...

Un seul mot! un seul mot! Est-il vivant?...

ORPHÉE, *éperdu.*

Sans doute!

MÉDÉE, *avec joie.*

Il vit! il vit!...

CRÉUSE.

Qui donc?

MÉDÉE.

Mon époux!... mon héros!...
Leur père!. . O mes enfants! plus de pleurs, de sanglots!. .
Votre père est vivant!...

CRÉUSE.

Quel est-il?

MÉDÉE, *avec orgueil.*

Qui serait-ce,
Sinon l'orgueil, l'honneur, le soutien de la Grèce!

CRÉUSE.

Ciel!

MÉDÉE.

L'héroïque chef d'un peuple de héros,
Le vainqueur du dragon de Colchos!

CRÉUSE, *avec un cri terrible.*

De Colchos!...

MÉDÉE.

Celui dont la valeur par mon amour guidée...

CRÉUSE.

Jason!... Vous êtes donc la terrible Médée!

MÉDÉE, *se retournant vers elle.*

Mais qui donc êtes-vous, vous-même?

ORPHÉE, *cherchant à l'arrêter.*

Au nom des dieux!

MÉDÉE, *marchant sur Créuse qui recule.*

A mon aspect pourquoi détournez-vous les yeux?
A mon nom seul, pourquoi muette, consternée?...
Je vois partout ici des apprêts d'hyménée!...

C'est le vôtre !... Et l'époux, où donc est-il ?... Parlez !...
Je veux le voir aussi !... Qu'il vienne !... Vous tremblez !...
Éclatant.
Ah !... je devine tout !... vous êtes cette femme
Dont mon cœur pressentait la perfidie infâme !...
Et le lâche Jason ..

CRÉUSE, relevant la tête et avec énergie.

Arrêtez !... Devant moi,
Respectez le héros dont j'ai reçu la foi !...

MÉDÉE.

Tu l'aimes !

CRÉUSE.

Oui, je l'aime ! et demain le grand-prêtre
Le nomme mon époux !...

MÉDÉE.

Lui ! ton époux !... Peut-être !...
La toile tombe.



ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une salle du palais de Créon. Au lever du rideau, Créon est assis, Créuse est appuyée sur son siége. A gauche, dans la muraille, l'image d'Apollon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, CRÉUSE, ORPHÉE.

CRÉUSE.

Sa femme ! elle est sa femme !...

CRÉON.

Enfant, assez de pleurs :
Que ta fierté du moins lui cache tes douleurs !

Et lorsqu'à son retour Jason verra Médée,
Qu'il ne te trouve pas de larmes inondée!

A Orphée.

Et toi dont les accents si graves et si doux
Font tomber d'un seul mot mon peuple à tes genoux,
Viens ravir l'étrangère à leurs cris d'anathème.

ORPHÉE

Médée?...

CRÉON.

Oui! la terreur que partout elle sème
Jette dans tous les cœurs des transports inconnus!
Ils errent, brandissant torches et glaives nus:
On dirait qu'ils ont cru voir dans leur épouvante,
Sous les traits de Médée, apparaître vivante
La sauvage Colchide, et ses monstres hideux,
Et ses divinités plus effroyables qu'eux!

ORPHÉE, avec calme.

Je saurai contenir cette foule en démence;
Mais de Jason d'abord attendons la présence.

CRÉUSE.

Hélas! reviendra-t-il?

A Créon.

Mon père! laissez-nous
Prier du moins pour lui quand il combat pour vous!

Se tournant vers Orphée.

Et vous, Orphée, au dieu qui tient l'arc et la lyre
Demandez le retour du protecteur d'Éphyre...

ORPHÉE.

Moi!

CRÉUSE.

Vous! Et que ce dieu, touché de notre effroi,
Ramène ici Jason.. pour une autre que moi!

ORPHÉE, après lui avoir fait de la main un geste approbateur, se tourne du côté de l'image d'Apollon.

Dieu vainqueur de Python, Apollon sagittaire,

Apollon purificateur,
Prête ta force au bras qui défend cette terre...

CRÉUSE.

Et viens sauver notre sauveur !...

ORPHÉE.

Comme toi, Dieu puissant, il chasse
Les noires vapeurs des marais,
Et ta lumière, sur sa trace,
Perce les ombres des forêts !
Noirs sangliers, lions énormes,
Dragons aux monstrueuses formes,
Brigands, tyrans, géants difformes,
Fléaux de la terre et des mers,
Sa main poursuit tout être immonde,
Et comme ta clarté féconde,
Ses flèches parcourent le monde
Pour le salut de l'univers !

CRÉUSE.

Ce jour même, pour notre empire
Il combat le fier Antestor,
Il combat... peut-être il expire...
O Dieu puissant, aux flèches d'or !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CORINTHIEN, puis JASON.

UN CORINTHIEN.

Jason nous est rendu !

CRÉUSE, avec un cri de joie.

Dieux cléments !

LE CORINTHIEN.

Il arrive,
Et les mille clameurs que répète la rive,
Ces cris, ces voix, ces chants qui le suivent en chœur,

Tout dit que le héros revient encor vainqueur.

CRÉUSE, à part.

Toujours !

Jason paraît, suivi d'une foule de peuple.

JASON, au peuple.

Ephyréens, bannissez toute crainte !
Les chemins sont ouverts d'Éleusis à Corinthe !
Et vous, pasteurs, marchands, laboureurs, matelots,
Retournez à vos champs, lancez-vous sur les flots,
Antestor est tombé !

Descendant en scène.

Loxias bénit mes armes,
O Créon ! et je viens...

Créuse se cache la tête dans les mains en pleurant.

Mais que vois-je !... Des larmes !
Orphée est abattu, Créon silencieux...
Qu'est-il donc arrivé ?

ORPHÉE.

Médée est en ces lieux !

JASON.

Médée !...

CRÉON.

Oui ! votre femme et vos deux fils !

JASON.

Médée !

CRÉON.

Elle accourt, de fureur et d'amour possédée !
Invoquant à grands cris et Thémis et Junon,
Épouse légitime, enfin !... et ce seul nom
T'enchaîne à son destin et rompt notre alliance !

JASON, avec force.

Du saint titre d'épouse invoquant la puissance,
Médée espère en vain s'en armer aujourd'hui ;
Ce titre pour toujours lui promet mon appui,
Ce titre pour toujours m'oblige à la défendre ;

Mais, ce devoir rempli, que peut-elle prétendre?
Ses forfaits ont brisé notre hymen odieux,
Et je la répudie à la face des dieux!

CRÉON.

Et tes fils?

JASON, vivement.

Béni soit le dieu qui les ramène!
Car mon âme souffrait d'une incurable peine
En pensant que mes fils, des petits-fils de roi,
Erraient seuls, sans soutien, abandonnés par moi!
Mais, en me les rendant, la clémence céleste
Me permet d'expier un tort que je déteste.
Oui! je réparerai ce cruel abandon!

A Créuse.

Et si vous consentez qu'ils soient vos fils...

CRÉUSE, avec joie.

Moi!

ORPHÉE, avec véhémence.

Non!
Elle n'y consent pas! Non, l'hymen qui s'apprête
Ne peut pas s'accomplir!

JASON, marchant sur lui.

Misérable poëte!

ORPHÉE, avec calme.

Frappe, si tu le veux! c'est le sort des Linus
De mourir de la main des Hercule!...

CRÉON, arrêtant Jason.

Phébus,
Phébus respire en lui, Jupiter le protége,
Qu'il parle, je le veux!...

ORPHÉE.

Eh! comment me tairais-je,
Quand je vous vois tous deux, vous, si chers à mon cœur,
Toi que j'honore en père, elle que j'aime en sœur,
Appeler sur vos fronts la colère éternelle?

Si, dans un jour d'hymen, pour l'épouse nouvelle
On craint tout... un oiseau qui crie en fendant l'air,
Une pierre qui tombe, un nuage, un éclair,
Oseras-tu braver pour ta fille chérie
Les malédictions d'une épouse en furie,
L'anathème vengeur d'une mère, et les cris
De deux faibles enfants à ses baisers ravis!

JASON.

J'en atteste le ciel! si ta bouche...

ORPHÉE, avec véhémence.

Il m'arrête,
L'aveugle! Il ne voit pas que dans cette tempête
C'est lui!... lui! que les dieux foudroîront le premier;
Que sur son propre cœur...

JASON.

Penses-tu m'effrayer,
Grand prophète?

ORPHÉE.

Malheur à toi, si tu me railles!
Ce n'est pas un vain cri, le cri de mes entrailles;
Ces agitations, ces angoisses du cœur,
Du châtiment prochain sont le noir précurseur!...
Erinnys me remplit d'un sinistre délire,
Et j'entends en mon sein vibrer l'hymne sans lyre!...

CRÉON.

Son accent m'épouvante!

ORPHÉE.

Oui! ce peuple a raison!
Les voilà, tout gonflés de sang et de poison,
Les voilà, les noirs dieux de la noire Tauride,
Mars exterminateur, Saturne l'homicide!
Tous! tous! Ils viennent tous!.. Je les vois!... je les sens!...
De la vapeur du meurtre ils infectent mes sens!
Et d'une mer sanglante inondant cette terre...

A Créon.

Ah ! je tombe à tes pieds !... Pitié ! pitié, mon père !
Pitié pour ce Jason qui ne voit pas son sort !
Pitié pour ton enfant trop jeune pour la mort !
Pitié pour ce pays qui de terreur palpite !
Pitié pour les deux fils de la pauvre maudite !
Pitié pour toi, sur qui vont retomber ces coups !
Père ! hôte ! souverain !... pitié ! pitié pour tous !

CRÉON.

Ah ! je cède à ta voix ! tu l'emportes !

JASON.

De grâce !

CRÉON.

Plus d'hymen !

JASON.

Entends...

CRÉON.

Non !

CRÉUSE.

Par tes pieds que j'embrasse !

CRÉON.

Je l'ai dit, plus d'hymen !

JASON, avec emportement.

Et moi, je te dis, roi,
Que tu m'en fis serment, que Créuse est à moi,
Que je l'aime, en un mot, entends-tu bien ? je l'aime !
Et nul être vivant, fût-ce un père lui-même,
Ne pourra séparer son destin et le mien ;
Car si tu refusais de nous unir !... eh bien !
Je l'enlève à tes yeux, par la force !... et ma rage
Dût-elle en tes États semer meurtre et ravage...

CRÉUSE, à Créon.

Oh ! ne l'écoutez pas !...

SCÈNE III.

LES MÊMES; LA NOURRICE accourant.

LA NOURRICE.

La voici! la voici!

CRÉON.

Qui? Médée!

LA NOURRICE.

Oui, Médée!

CRÉON.

Où donc est-elle?

LA NOURRICE, montrant l'appartement de droite.

Ici!

De nos bras, malgré nous, elle s'est élancée!
Telle que la lionne en son antre forcée,
Elle courait sur nous, pâle, hors de raison,
Sanglotant et disant : Je veux revoir Jason!
Tantôt des pleurs amers inondent son visage,
Tantôt ce sont des cris d'anathème et de rage!
Elle embrasse ses fils, et puis ses yeux hagards
Soudain lancent sur eux de sinistres regards!

ORPHÉE.

Vous l'entendez?... Eh bien, cette épouse en démence
Pourrait seule des dieux détourner la vengeance,
Seule affranchir Jason de son premier serment,
Seule assurer vos nœuds par son consentement.

A Jason.

Va donc lui proposer avec ton fier courage
L'abandon pour ses fils, pour elle le veuvage!

JASON, avec résolution.

J'y vais!

CRÉUSE.

Vous oseriez...

4

CRÉON.

Mais que lui direz-vous ?

JASON.

Ce qui la convaincra !

LA NOURRICE, revenant.

La voici !...

JASON.

Laissez-nous !

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

JASON, puis MÉDÉE.

MÉDÉE, entrant éperdue.

Où donc est-il ? Toi ! toi !... Grands dieux, je vous rends grâce !
Ah ! tout est oublié !... C'est lui !

Jason détourne la tête.

Quel front de glace !...
Est-ce que mon époux ne me reconnaît pas ?

JASON, avec impatience.

Moi !

MÉDÉE, avec amertume.

Peut-être mes pleurs au bruit de son trépas,
Six mois de désespoir, ce douloureux voyage,
Ont si profondément altéré mon visage
Que mes traits, maintenant, sont étrangers pour lui ..

Avec une amère ironie.

Jason, je suis Médée !

JASON, après un moment de silence et d'une voix sérieuse.

Entre nous, aujourd'hui,
Toute parole est grave. Écoutez-moi !

MÉDÉE, froidement.

J'écoute.

JASON.

Le devoir qui m'amène est cruel et me coûte ;

Mais l'amour de mes fils, mon intérêt pour vous,
La raison... me soutient!...

MÉDÉE.

Quoi! vous pensez à nous?

JASON.

Oui. Quel est votre sort? Le sort d'une indigente!
Vos fils n'ont pour soutien qu'une aumône outrageante,
Vos jours sont un long deuil, vos nuits un long effroi,
Et de tant de malheurs, quelle est la cause? Moi.

MÉDÉE.

Qu'importent ces tourments, si ces tourments s'apaisent
Dès que vous êtes là?

JASON.

Cependant ils me pèsent;
D'autant plus qu'en vos maux je ne puis rien pour vous,
Que l'implacable sort m'abat des mêmes coups,
Qu'impuissant contre lui, je parais son complice.
Un tel rôle est honteux, et je veux qu'il finisse.

MÉDÉE.

Vous savez pour cela des moyens?

JASON.

Tout-puissants!

MÉDÉE.

Ah!

JASON.

Tout dépend de vous!

Après un moment de silence.

Aimes-tu tes enfants?

MÉDÉE, *avec passion.*

Si je les aime!

JASON.

Eh bien, prouve-le donc!

MÉDÉE, *vivement.*

De grâce,
Comment?

JASON.

En terminant leur honte et leur disgrâce !

MÉDÉE.

Comment ?

JASON.

En t'immolant aujourd'hui pour leur bien !

MÉDÉE.

Mais comment donc ! comment !

JASON.

En brisant un lien
Qu'à l'égal des forfaits le ciel semble maudire,
Auquel il attacha le crime et le délire,
Qui contraint nos enfants à fuir, à mendier...

MÉDÉE.

C'est?...

JASON.

Notre mariage !

MÉDÉE, froidement.

Ah ! me répudier !

JASON.

Je le pourrais, nos lois n'en font pas un parjure ;
Mais votre dévoûment repousse cette injure :
Je veux qu'un désir libre, un mutuel effort
Jusqu'en nos nœuds brisés atteste notre accord.

MÉDÉE.

Mais je ne saisis pas, bien que je m'en efforce,
Ce que nous gagnerons à cet heureux divorce.

JASON.

Une fois désunis, nous sommes libres.

MÉDÉE.

Bien...
Mais après ?

JASON.

Vous pouvez dans un nouveau lien...

MÉDÉE.

Ah! je n'y songeais pas! et si je ne m'abuse,
Vous aussi, vous pourrez...

JASON.

Moi, j'épouse Créuse.

MÉDÉE, toujours très froidement.

Vous épousez Créuse?

JASON.

Et grâce à cet hymen,
Mes fils, en ce palais établis dès demain,
Dans le puissant Créon trouvent un second père.

MÉDÉE.

Quel plan ingénieux! Mais pourtant, moi, leur mère,
Quel sera mon destin? j'en ressens quelque effroi,
Car je ne vois pas bien ce que l'on fait de moi.

JASON.

Si vous y consentez, un rapide navire,
Tout chargé des trésors de l'opulente Éphyre,
A la voix de Créon, sur quelque bord lointain,
Chez un monarque ami vous conduira demain.

MÉDÉE.

Tout est prévu! Pourtant.. encore une demande :
Où me conduira-t-on? Il est bon qu'on s'entende.
Est-ce auprès de mon père, et sur ces heureux bords
Dont j'ai ravi pour vous les célestes trésors?
Est-ce sur le Phagase, aux remparts de Méthone,
Dont le roi fut tué pour vous donner un trône?
Est-ce en Thrace, où la mer roule encore en courroux
Les ossements d'un frère assassiné pour vous?
Voyons, cherchez. . avant de lancer le navire,
Cherchez quel bord lointain, quel solitaire empire
Ne maudit pas en moi ce que pour vous j'ai fait,
Ne nous reproche pas quelque commun forfait;
Car de notre union vous oubliez les causes

Peut-être... l'amour fait oublier tant de choses !·
Ce qui fait de nos cœurs l'étroite liaison,
Ce n'est pas l'amour seul, c'est le crime, Jason !
Vous fûtes de moitié dans tous mes artifices,
Et nous sommes enfin moins époux que complices.

JASON.

Femme !...

MÉDÉE, avec une agitation croissante.

Si par mon art mon frère fut trompé,
Vous seul l'avez saisi, vous seul l'avez frappé !
Oh ! ne dites pas non !... frappé seul, sans défense.
Et vous avez eu beau rechercher l'innocence
Dans les lustrations du temple delphien...
Le mourant... le mourant... rappelez-le-vous bien !
Recueillant dans ses mains le sang de sa blessure,
Nous le jeta fumant encore à la figure,
Criant... Soyez maudits, fratricides !... Et toi,
Tu crois qu'on peut dissoudre un tel hymen, tu croi
Que deux êtres, unis par un tel anathème,
Peuvent chercher l'amour ailleurs que dans eux-même,
Que leur cœur homicide et leur bras meurtrier
Avec un être pur peuvent s'associer,
Et qu'il suffit, pour rompre un joug comme le nôtre,
De me dire : Va-t'en, femme !... j'en aime une autre !

JASON.

Veux-tu sauver tes fils ?

MÉDÉE.

Tais-toi ! tais-toi ! leur nom
Met le comble à ta honte !... Oui ! que ta trahison
Me déchire le cœur, me chasse, me remplace,
Je le conçois, ce crime est commun à ta race !
Mais parler de tes fils et de leur sûreté,
Quand tu n'as dans le cœur que ta brutalité,
Et, mêlant leur candeur à tes plans d'adultère,

Abriter tes amours sous ton titre de père !
Voilà qui passe tout, et tu me fais horreur ! ..

JASON.

Eh bien ! brisons nos nœuds !

MÉDÉE.

Non ! je lis en ton cœur !
Non ! je devine tout ! Si, dans ta haine ardente,
Tu ne me chasses pas ainsi qu'une servante ;
Si, pour m'abandonner et suivre ton beau feu,
Tu viens me demander, à moi, mon libre aveu,
Ce n'est pas, comme ici tu veux le faire croire,
Pour mes bienfaits passés un reste de mémoire,
C'est qu'un ordre secret t'y force, et que ton roi,
Craignant les dieux vengeurs, t'impose cette loi !

Mouvement de Jason.

C'est cela !... Je le vois à ta rage confuse !
Ah ! mon aveu te manque !... Eh bien ! je le refuse !

JASON, avec fureur.

Retombent donc sur toi tous les coups du destin !
Demain, l'ordre est donné, l'on te chasse !... Demain,
Tu pars, et moi, je reste !

MÉDÉE.

Oh !...

JASON.

Je reste près d'elle !

MÉDÉE.

Jason !...

JASON.

Pour lui jurer une amour immortelle !
Les refus de Créon ne se soutiendront pas,
Il a besoin de moi pour sauver ses États ;
Sa fille fléchira sa rigueur insensée,
Et loin de ces remparts, dès qu'on t'aura chassée,
On m'unit à Créuse, et les vents, dès demain,
Escorteront ta fuite avec nos chants d'hymen !

MÉDÉE, hors d'elle.

Tais-toi !

JASON.

Maintenant donc, accède ou bien refuse ;
Consens, ne consens pas, peu m'importe : Créuse
N'en deviendra pas moins ma femme. C'est à toi
De voir si du destin tu veux braver la loi,
Rendre à tes deux enfants un trône ou la misère,
Et mériter le nom de marâtre ou de mère !

Il sort par la gauche.

SCÈNE V.

MÉDÉE seule ; puis MÉLANTHE et LYCAON.

MÉDÉE, éperdue, marchant à grands pas.

Du sang ! du sang !... Briser. . torturer son cœur !... oui ! ..
Quelque chose d'affreux... d'atroce... d'inouï !...
Un supplice inconnu de la nature humaine,
Enfin, qui soit égal, s'il se peut, à ma haine !

Au moment où Jason s'apprêtait à sortir du côté gauche, on a vu paraître au fond les enfants, qui n'ont pas osé s'avancer.

LYCAON, s'avançant avec crainte.

Mère !

MÉDÉE, durement.

Que voulez-vous ?

LYCAON, en tremblant.

C'est nous... tes fils. . entends.

MÉDÉE.

Les enfants de Jason ne sont pas mes enfants.

LYCAON.

Tu ne nous aimes plus !

MÉDÉE.

Non !

LYCAON, pleurant.

Oh !

MÉDÉE.

Race funeste !
Laissez-moi ! je hais tout... vous plus que tout le reste !
Parce qu'il vous créa, que je vous tiens de lui,
Que vous lui ressemblez !

LYCAON, avec crainte.

Oh ! qu'as-tu donc ?

MÉDÉE, regardant l'enfant avec égarement.

Oui ! oui !
Voilà ce front, ces yeux, qui me versaient l'outrage !
Tu me poursuivras donc même avec ton image,
O Jason !... et tes fils... (Fondant en larmes et tombant assise.)
Tes fils? Non ! non ! les miens !
O mes consolateurs !... mes amis ! mes soutiens !
Venez ! que je vous baise et vous rebaise encore !
Qui?... moi !... j'ai pu vous dire .. O monstre ! je m'abhorre !
Amis ! pardonnez-moi !... la douleur m'égarait !
Je suis si malheureuse ! O grands dieux ! qu'ai-je fait?...
Avec le plus de tendresse possible.
Moi qui vous aime tant, qui n'ai que vous au monde !
Moi qui ne vivrais pas une heure, une seconde,
Si les dieux de mes bras vous arrachaient !... Moi ! moi !
Vous haïr ! vous chasser !... Misérable !... Et pourquoi !
Par haine contre lui ? Folle et cruelle idée !..
Qu'êtes-vous pour Jason, pauvres fils de Médée ?
J'aurais brisé mon cœur sans effleurer le sien.
Avec larmes.
Est-ce qu'il vous connaît ! est-ce qu'il connaît rien ?
A-t-il donc maintenant autre chose dans l'âme
Qu'un souvenir, un nom, un amour .. cette femme...
Sa Créuse... (Poussant un cri comme frappée d'une idée subite.)
Créuse !... O ciel !... (Avec joie et se levant.)
Mais oui ! c'est là
Qu'il faut porter mes coups pour l'atteindre ! voilà
Le chemin de son cœur !... son tourment ! ma vengeance !

Allons ! allons ! du calme ! Et vous, faites silence,
Transports qui troublez l'âme et l'empêchez d'agir,
C'est l'instant de frapper et non pas de haïr !

LYCAON, à son frère.

Viens ! sa voix me fait peur !

Ils sortent.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, seule.

Comment la frapperai-je ?
Quelle arme?... Le poison ?. . Elle peut voir le piége !
Le poignard ?... C'est plus sûr : le cœur guide les coups...
Et du poison, d'ailleurs, mon bras serait jaloux !

A voix basse et montant progressivement.

Oh ! quelle volupté, quand le long du mur sombre,
Dans sa chambre, ce soir, j'entrerai comme une ombre,
Que je la verrai là, dans son lit, sous ma main,
Cette odieuse Grecque, et que sur son beau sein
S'abattant tout à coup, l'impitoyable lame
Au fond de sa poitrine ira chercher son âme,
Qu'elle ouvrira les yeux, et qu'elle me verra ;
Qu'à ses cris, le palais soudain s'éveillera,
Qu'accourront éperdus, amant, parents, famille,
Et qu'ils verront debout sur le corps de leur fille
Médée !...

Poussant un cri en apercevant Créuse.

Oh ! justes dieux ! c'est elle ! je l'entend !
Non ! ce n'est pas ce soir ! c'est là ! là ! dans l'instant,
Qu'en son sein palpitant... avec des cris de joie...
Euménides, merci ! vous m'amenez ma proie !

SCÈNE VII.

CRÉUSE, MÉDÉE.

Créuse entre précipitamment et toute troublée.

MÉDÉE.

Que viens-tu chercher ?

CRÉUSE.

Vous !

MÉDÉE.

Je te cherche aussi, moi !

CRÉUSE, *vivement.*

Venez ! suivez mes pas ! fuyons !

MÉDÉE.

Fuir avec toi !

CRÉUSE.

Tout le peuple envahit le palais de mon père !
Son amour pour Jason contre vous l'exaspère !

MÉDÉE.

Tant mieux !

CRÉUSE.

Entendez-vous ce tumulte croissant ?
On leur résiste encor, mais mon père est absent !
Mais c'est vous que poursuit leur fureur éperdue !
Qu'ils franchissent ce seuil, et vous êtes perdue !
J'accours...

MÉDÉE.

Pourquoi ?

CRÉUSE.

Pourquoi ? pour vous sauver !

MÉDÉE.

Vous ! vous !
Me sauver !... Me sauver !...

Elle tombe sur un siége près de l'autel, en proie à un violent combat, froissant convulsivement son poignard pendant que Créuse parle.

CRÉUSE, vivement.

Venez, fuyez leurs coups!
Vous avoir tant coûté d'angoisses et de larmes,
Et vous voir égorger sous nos yeux, par leurs armes,
Dans nos propres foyers!... Si ce n'est pas pour vous,
Vivez pour nous, Médée... ayez pitié de nous!

MÉDÉE, après un long silence, avec le plus grand trouble.

Je le sens, et pourtant je ne puis le comprendre,
Je suis ébranlée... oui! Mais, avant de me rendre,
Il faut voir si vos pleurs partent bien, en effet,
D'un cœur noble qu'émeut tout le mal qu'il a fait,
Ou si ce sont regrets de quelque âme hypocrite
Qui pleure son forfait, mais pourtant en profite,
Et joint le fruit du crime aux honneurs du remord.

CRÉUSE.

Quoi...

MÉDÉE.

Pas de mots! des faits! Mais écoutez d'abord,
Car c'est grave... pour vous!

Après un court silence.

Votre bras me protége,
Vous voulez me sauver? soit! Après, qu'en ferai-je
De ces jours abhorrés qu'il vous plaît de chérir?
Toute ma vie à moi, c'est d'aimer ou haïr!
Et dans votre palais quand vous m'aurez cachée,
Quand à vos vils bourreaux vous m'aurez arrachée,
Que ferez-vous de moi?... Me rendrez-vous Jason,
En rejetant ses vœux comme une trahison;
Ou, brisant l'union par les dieux approuvée,
Me tuerez-vous, Créuse, après m'avoir sauvée?

S'attendrissant.

Oh! de grâce, écoutez! je vais faire pour vous
Ce que ne fit jamais ce cœur fier et jaloux...
Plus d'imprécations, de haine, de furie!

Je suis à vos genoux... je pleure... je vous prie !...
Vous savez, vous savez quels maux, quels attentats
M'a coûtés son amour, ne me l'arrachez pas !
Le ciel vous donne tout, le bonheur, la puissance,
Un père... une patrie, hélas ! et l'innocence !
Moi ! je n'ai rien que lui... laissez-le moi !

CRÉUSE, éperdue.

Grands dieux !

MÉDÉE.

Eh bien ! vous vous taisez, vous détournez les yeux...
Ah ! par pitié pour vous, répondez !...

CRÉUSE.

Que vous dire,
Quand tout dans ma pensée est désordre et délire ?
Le dieu qui vous perdit veut me perdre à mon tour...
Je ne suis plus à moi, je suis toute à l'amour !...

MÉDÉE.

Créuse !...

CRÉUSE.

De Vénus nous sommes deux victimes,
Que ses lois aient leur cours, voulût-elle des crimes !

MÉDÉE, sans la regarder.

Va-t'en !...

CRÉUSE.

Si vous venez, si vous suivez mes pas...

MÉDÉE.

Va-t'en !...

CRÉUSE.

Si je vous sauve !...

MÉDÉE, se retournant vers elle.

Eh ! ne vois-tu donc pas
Que c'est toi qu'il faudrait sauver !

CRÉUSE.

Ciel !

MÉDÉE, avec une fureur croissante.

Insensée !...

Où donc est ta mémoire?... Où donc est ta pensée?
Ne te l'ai-je pas dit, au temple, ce matin,
Que, si le sort jetait ma rivale en ma main,
Ma rage...

Créuse recule et fuit devant elle.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE PEUPLE, au fond, paraissant tumultueusement avec CRÉON, JASON, MÉLANTHE ET LYCAON.

LE PEUPLE.

A mort! à mort!...

CRÉON, au fond, parlant au peuple.

Redoutez ma colère!

MÉDÉE, à part.

Le roi!... Contenons-nous!

CRÉUSE, qui a couru à son père et d'une voix tremblante.

O mon père!... mon père!

CRÉON, avec tendresse et descendant en scène.

Tu trembles? Qu'as-tu donc?... Qui peut t'épouvanter?

Descendant en scène et voyant Médée.

Toi!... toi!... qu'à leur fureur je venais disputer...
C'en est trop!... De ces murs, barbare, je te chasse!

MÉDÉE.

Me chasser!

CRÉON.

A l'instant!

MÉDÉE, à part.

Et ma vengeance!.. (Haut.) Grâce!

CRÉON.

Non!

MÉDÉE.

Un jour, un seul jour pour chercher un soutien,
Un refuge à mes fils!

JASON, s'avançant vivement.

Tes fils ! oses-tu bien
Les nommer de ce nom, quand ta fureur jalouse
Les a sacrifiés à ton orgueil d'épouse ;
Quand, par haine pour moi, répudiant pour eux
La royale amitié d'un prince généreux,
Tu veux plutôt les voir, impitoyable mère,
Exilés avec toi qu'heureux avec leur père !...
Il ne partiront pas !

MÉDÉE.

Ciel ! m'enlever mes fils !

JASON.

Je les enlève au sort des proscrits, des maudits,
Aux douleurs que sur eux tu veux faire descendre.
Ils ne te suivront pas !

MÉDÉE, s'élançant vers ses fils, et les saisissant avec désespoir.

Eh bien ! viens me les prendre !

Cris et tumulte de la foule qui entoure Médée, et s'arme de pierres pour la chasser ; vains efforts de Jason et de Créon pour les contenir.

UN HOMME DU PEUPLE.

Châtions ! châtions ses insolents défis !

Orphée paraît, Médée va se réfugier vers lui.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; ORPHÉE.

ORPHÉE, descendant entre elle et le peuple.

Que celui d'entre vous qui n'aime pas ses fils
Arrache le premier ces enfants à leur mère !

Le peuple s'arrête.

Ah ! vous avez encor pitié de la misère,

Avec autorité.

Vous ! C'est bien. Rejetez ces instruments mortels !

Le peuple dépose les pierres.

JASON, à part.

Il m'impose à moi-même !

ORPHÉE, au peuple.

Et courez aux autels
Des dieux pour votre crime implorer l'indulgence !

A Médée.

Toi, ne crains plus rien !... va !

Le peuple se retire lentement.

MÉDÉE, à part.

J'ai trouvé ma vengeance !

La toile tombe.



ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une sallo du palais de Créon. Au fond, à droite de l'acteur, un vestibule à colonnes qui occupe la moitié du théâtre et conduit au dehors. A gauche, sur le premier plan, une draperie s'ouvrant dans l'intérieur du palais. — Une statue de Saturne au fond, au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉUSE, JASON, ORPHÉE, MÉLANTHE, LYCAON, LA NOURRICE.

Orphée est assis à gauche, les enfants au fond, sous le vestibule, avec la nourrice qui roulo des guirlandes autour des colonnes.

JASON, s'approchant d'Orphée qui semble rêveur.

Allons, prépare-toi, poëte, et dans tes chants,
Pour notre heureux hymen, choisis les plus touchants.

ORPHÉE, se levant.

Votre hymen !... Quoi ! Médée a consenti ! Médée
A courbé devant vous sa tête intimidée !
A ses transports de rage et d'indignation
Succède tout à coup la résignation,

Votre hymen se prépare, et Médée elle-même.
A tout ce qu'elle hait livre tout ce qu'elle aime?

CRÉUSE, lui montrant la nourrice qui entoure les colonnes de guirlandes.

Regarde, ami! déjà les guirlandes de fleurs
Prêtent aux sombres murs l'éclat de leurs couleurs.

Elle remonte vers les enfants.

JASON.

Son père, pour fléchir les dieux de la Tauride,
A voulu que leur roi, Saturne l'homicide,
Dans nos fêtes d'hymen eût sa place aujourd'hui.

Lui montrant la statue.

Et tu vois son image...

ORPHÉE, se tournant vers la statue.

Oui! je le vois! c'est lui!
Lui qui des premiers-nés veut le sang pour prémices,.
Lui qui ne connaît pas de plus doux sacrifices
Qu'une mère immolant ses enfants de sa main!...
Quel sinistre témoin pour ton nouvel hymen!
Et tu dis que Médée y consent?

JASON.

Oui, sans doute!

ORPHÉE.

Seule, de son exil elle reprend la route?
Elle te rend ses fils?

JASON.

Son orgueil s'est soumis.
Dans les mains de Créuse elle les a remis.

ORPHÉE.

Quoi! sans conditions?

JASON.

Elle n'en fixe qu'une!

ORPHÉE, vivement.

Laquelle?

JASON.

Sa misère à la fin l'importune;

Un vaisseau chargé d'or, sur quelque bord lointain
L'emportant dès demain...

ORPHÉE.

Ah! seulement demain?

JASON.

Elle demande un jour pour choisir son asile.

ORPHÉE.

Un seul jour! Et depuis...

JASON.

Elle est calme, tranquille!

ORPHÉE.

Mais toi, peux-tu briser sans un secret effroi
L'hymen à qui tu dois ta gloire et tes fils!

JASON.

Moi?
Que mon âme à tes yeux s'ouvre donc tout entière!
Quelle est de tes discours l'éternelle matière?
Les bienfaits de Médée, et mon ingrat oubli...
Non, mon cœur jusque-là ne s'est pas avili,
Et parmi les héros je n'aurais pas pris place,
Si j'avais d'un ingrat l'âme perfide et basse!
Mais puis-je oublier, moi, que ses affreux bienfaits
M'ont poussé, sur ses pas, de forfaits en forfaits;
Que sans elle, aux déserts où l'Hypanis se cache,
Je mourais, j'en conviens, mais je mourais sans tache,
Et que si, du trépas sauvé par sa merci,
Mon nom est immortel, ma honte l'est aussi!
Oh! j'ai pu supporter cette union funeste,
J'ai pu subir, braver l'anathème céleste
Tant qu'au fond des déserts, en Colchide, j'errais!
Ce dur climat, ces rocs, ces neiges, ces cyprès,
Tout s'accordait avec notre sombre tendresse.
Mais quand je retrouvai le beau ciel de la Grèce,
Quand parmi les flots bleus de son limpide azur

M'apparut cette vierge à l'œil doux, au front pur,
Quand ma pensée, auprès de son chaste visage
Évoqua la barbare et sa sanglante image,
Alors, saisi de honte et comme de terreur,
Devant ces nœuds maudits je reculai d'horreur,
Et j'appris à haïr cette infernale amie
Qui m'avait tout couvert de gloire et d'infamie !

ORPHÉE.

Malheureux !

JASON.

Oh ! n'attends ni regrets ni remords !
Tel qu'un homme échappant du noir séjour des morts,
Avec ravissement, à travers sa paupière,
Sent tout à coup descendre un rayon de lumière,
Il me semble, en sortant de ce funèbre amour,
Que je remonte aussi vers la vie et le jour !
Et, comme si des dieux la clémence suprême
Affranchissait mon cœur du fatal anathème,
Tous les sentiments purs y rentrent à la fois ;
Mes fils me sont plus chers, je me plais à ta voix,
Leur sourire me charme et leur douleur m'attriste ;
Je me sens homme, époux, ami, père : j'existe !

ORPHÉE.

Un jour change souvent la joie en désespoir.

JASON.

Vénus veille sur moi ! Nieras-tu son pouvoir,
Toi qui dis que l'amour est une aile de flamme
Que pour monter vers eux les dieux donnent à l'âme ?...

ORPHÉE.

L'amour qui nous emporte aux célestes sommets
Ne vit que dans les cœurs qui ne changent jamais !
Oui, j'adore Vénus, et tout haut le proclame !
Mais je n'eus qu'un amour comme je n'ai qu'une âme ;
Et tandis que Jason, sans remords ni regret,

Abandonne et maudit tout ce qu'il adorait,
Tandis qu'en son ingrat et barbare caprice,
Il appelle la mort sur sa libératrice;
Moi, comme d'un trésor lentement amassé,
J'orne l'amour présent de tout l'amour passé;
Et si la mort venait ravir celle que j'aime...

JASON.

Tu mourrais!

ORPHÉE.

Non! j'irais affronter la mort même!
Oui! sans guide, sans arme, une lyre à la main,
J'irais du Phlégéton tenter le noir chemin!
La douleur donne à l'âme une force divine!
Et parmi les sanglots sortis de ma poitrine,
Ma bouche exhalerait de tels vers, et mes chants
La redemanderaient en accords si touchants,
Que Pluton même aurait pitié de mon supplice,
Et les enfers émus me rendraient Eurydice!
Voilà, voilà l'amour que bénissent les dieux!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CRÉUSE.

CRÉUSE, descendant en scène avec les enfants.

Jason, voyez ces fleurs dont leurs doigts gracieux
Ont arrondi pour moi la flexible couronne!

JASON.

Quoi! leur affection, Créuse, vous étonne!
Eh! n'est-ce donc pas vous qui, d'un soin maternel,
Les avez recueillis mourants près de l'autel?
N'avez-vous pas hier consolé leur souffrance,
Séché leurs pleurs amers, et leur reconnaissance
N'a-t-elle pas ici guidé leur faible main?

CRÉUSE, *aux enfants en leur montrant les fleurs.*

De ces fleurs j'ornerai mon beau voile d'hymen!

JASON.

Quel voile?

CRÉUSE.

Ce tissu céleste et diaphane
Qu'ils m'offrirent hier au temple de Diane,
Et leur mère par eux me l'envoie aujourd'hui,
Pour mieux leur assurer mes soins et mon appui!
Oh! qu'elle soit sans crainte.

JASON.

Oui! servez-leur de mère!

CRÉUSE, *aux enfants.*

Chers enfants, le destin pour vous fut bien sévère,
Eh bien, consolez-vous, tous vos maux sont passés!

MÉLANTHE.

Quoi! nos corps par le froid ne seront plus glacés?

CRÉUSE.

Non!

LYCAON.

Nous ne fuirons plus à travers les ténèbres,
Tremblants et poursuivis de menaces funèbres!

CRÉUSE.

Non! les jeux, les plaisirs, l'un à l'autre enchaînés,
Rempliront chaque instant de vos jours fortunés,
Et les riches habits, et les armes de guerre,
Et les chars éclatants...

LYCAON, *à Mélanthe.*

Quelle joie! ô mon frère!
Entends-tu bien?

ORPHÉE, *à part.*

La fleur se tourne vers le jour,
L'enfant vers le bonheur!

CRÉUSE, *aux enfants.*

Ainsi, dans cette cour,

Près de moi, vous restez sans crainte, sans tristesse?

MÉLANTHE.

Oh! oui! sans vous, hier, nous mourions de tristesse,

JASON, à Créuse.

Vous l'entendez!

CRÉUSE, aux enfants, en leur tendant les bras.

Venez!

Les enfants se jettent dans les bras de Créuse, et forment groupe avec elle, tandis que Jason les regarde avec joie.

ORPHÉE, les regardant, et à part.

Pauvre Médée!... Hélas!

Envers toi tout les pousse à devenir ingrats,
Oui, tout jusqu'à l'élan de la reconnaissance!

Allant aux enfants.

Enfants! et votre mère?

JASON, avec irritation.

Encore!

ORPHÉE, continuant.

En son absence

Vous ne l'aimez donc plus? Et sans un repentir,
Sans un regret, demain vous la verrez partir?

LYCAON.

Nous l'aimons toujours, mais...

ORPHÉE.

Mais...

LYCAON.

Créuse est si douce!

ORPHÉE.

Et votre mère... Eh bien?...

JASON.

Leur mère les repousse!

LYCAON.

Je ne dis pas cela...

JASON.

Non, mais je lis la peur

En tes yeux...

ORPHÉE, regardant Lycaon.

Moi je lis plus avant! Ciel vengeur!
Leur as-tu donc remis le soin de ta colère?
As-tu chargé les fils de châtier la mère?
Est-il dans tes décrets qu'ils soient ingrats?

JASON.

Amis,

Il réunit dans ses mains celles de Créuse et des enfants.

Venez! dans mon amour tous trois je vous unis.

Ils remontent tous la scène, et l'on voit au fond, sous le vestibule, Créuse et Jason se dire adieu avec tendresse.

SCÈNE III.

MÉDÉE, entrant par la gauche, et écartant la draperie.

Il les aime!...

Regardant au fond Créuse et Jason qui se disent adieu en se séparant.

Non! non! c'est Créuse qu'il aime!
Dieux! quel groupe charmant! Rien n'y manque, pas même
Dans un coin du tableau, pour faire ombre... à l'écart,
Cette Médée avec son sinistre regard!
Quel dommage pourtant, si cette âpre mégère
De ces jeunes amours troublait le cours prospère!
Elle en est bien capable!...

Avec force.

Ah!. je me fais horreur!
Déshonorer ma haine en cachant ma fureur!
Tromper! flatter! mentir!... Les lâches! leur colère
A forcé la lionne à ramper en vipère..
Eh bien! vipère, soit! Prenez garde au poison!...
Tout va bien!... D'un soldat l'heureuse trahison
Me rendra mes deux fils ce soir, pendant la fête!
Ce soir, au même instant, Créuse orne sa tête
De ce voile fatal imprégné par mon art

D'un venin plus mortel que cent coups de poignard...
Et m'enfuyant, vengée, avec mes fils !...

SCÈNE IV.

MÉDÉE, ORPHÉE.

ORPHÉE, au fond.

Médée !...

MÉDÉE.

De quel trouble ton âme est-elle possédée ?

ORPHÉE.

Un ordre rigoureux m'amène auprès de toi.

MÉDÉE.

Quel ordre ?

ORPHÉE.

Le devin a fait trembler le roi.
Ta présence est fatale en ce jour d'hyménée,
Dit-il, tu vas partir !

MÉDÉE.

Après cette journée ?

ORPHÉE.

A l'instant !

MÉDÉE.

A l'instant !... Et mes fils ?

ORPHÉE.

En ces lieux
On les conduit !

MÉDÉE.

Pourquoi ?

ORPHÉE.

Pour vos derniers adieux !

MÉDÉE.

Les perdre, eux ! mes enfants ! eux, mon trésor suprême !
Eux qui me sont plus chers que ma haine elle-même !

ORPHÉE.

Songes-y! pour eux-même, hier, tu consentais
A partir seule !

MÉDÉE.

Non ! .

ORPHÉE.

Tu l'as dit !

MÉDÉE.

Je mentais!
O toi dont la parole émeut les rochers même,
Viens vers Créon! Dis-lui qu'un châtiment suprême,
Terrible, et que ma voix peut seule prévenir,
Suspendu sur sa tête, est prêt à le punir!
Dis-lui...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JASON, CRÉON, CRÉUSE, MÉLANTHE, LYCAON, LA NOURRICE tenant les enfants.

MÉDÉE, courant à Créon.

Grâce!... Mes fils!... rends-moi mes fils!

ORPHÉE, à Créon.

Mon maître,
Rends-les lui, par pitié pour toi-même, peut-être!
Si les dieux immortels vengent la trahison,
Peut-être sur Créuse ils puniraient Jason,
Peut-être ils frapperaient cette tête si chère...
Au nom de ton enfant, protége cette mère !

MÉDÉE, à Orphée, tout en baisant le bas de son manteau.

Oh! parle, parle encor !

ORPHÉE, à Créuse, lui montrant Médée.

Créuse, regardez!
Voyez ces yeux hagards et de pleurs inondés...
Vous connaîtrez ces pleurs et cette angoisse amère,

Vous serez mère un jour : priez pour cette mère !
Et tous trois, de Jason embrassant les genoux...

Orphée, Créuse, Créon, Médée, font un mouvement vers Jason.

JASON.

Arrêtez ! Ses douleurs me touchent comme vous !
Si je voulais garder mes deux fils à Corinthe,
Ce n'était pas caprice ou rigueur, c'était crainte :
Un effroi dont près d'elle en vain je me défends
Me dit qu'elle sera fatale à nos enfants !
Mais vous le voulez tous, j'adoucis la sentence.

MÉDÉE, avec joie.

Ah !

JASON.

Et puissent les dieux absoudre ma clémence !

MÉDÉE.

Je t'absous, moi !

JASON, à Médée, lui montrant ses deux fils.

Voici tes deux enfants : l'un d'eux
Suivra, doux compagnon, ton destin hasardeux !

MÉDÉE.

Oh ! sois béni !... Mais l'autre ?...

JASON, vivement.

Il reste avec son père !
Qui me consolerait de te livrer son frère ?...
Choisis donc !

MÉDÉE.

Moi ! choisir ! Est-ce que je le peux ?
Est-ce qu'on fait deux parts de son âme ?

JASON, avec un accent marqué.

A leurs vœux,
De mes justes terreurs j'ai fait le sacrifice ;
Mais, choisis !...

MÉDÉE, avec désespoir.

Eh ! lequel veux-tu que je choisisse ?...
Le plus jeune ?... Ils sont nés le même jour tous deux.

Le plus faible ?... Je tremble également pour eux !
Le meilleur ?... Tous les deux sont si bons !

Montrant un des enfants.

C'est Mélanthe
Qui, dans mes longues nuits d'angoisse et d'épouvante,
Près de moi, dans ma couche, accourait se serrer,
Aussitôt que, dans l'ombre, il m'entendait pleurer !

Montrant l'autre enfant.

Et Lycaon ?... La neige un jour couvrait la terre,
Il ôta son manteau pour abriter son frère !
Et tu veux que je perde... ô Jason !... cher Jason !...
Laisse-les-moi tous deux !

JASON.

Non !

MÉDÉE.

Pour toi-même !

JASON.

Non !

MÉDÉE.

Pour ta Créuse, au moins !

JASON, avec colère.

Encore cette ruse !
C'en est trop ! Le fléau qui menace Créuse,
C'est toi ! c'est ta présence ! et, rebelle à ma voix,
Puisque ta volonté se refuse à ce choix...

A la nourrice qui tient les deux enfants.

Emmenez-les tous deux !

Créuse court aux enfants et les retient.

MÉDÉE, à Créon.

O roi de cette terre !...

CRÉON.

Quand le père a parlé, le prince doit se taire.

MÉDÉE, avec désespoir.

Oh ! déchire-toi donc, triste cœur maternel !
Déchire-toi, mon cœur, et que puisse le ciel

Leur rendre tous les maux que je souffre moi-même !

S'adressant aux enfants.

Chers enfants, vous avez entendu ce blasphème,
On m'oblige à choisir !... Ces hommes généreux,
Votre père..., ce roi, soutien des malheureux,
Permettent qu'un des fils appartienne à la mère !...
Mais moi, ce choix cruel, je ne veux pas le faire,
Oh! non ! le délaissé croirait à moins d'amour.
Prononcez donc vous-même, et qu'en ce triste jour,
Celui qui de vous deux plaint le plus ma misère,
Que celui-là s'approche et parte avec sa mère !

ORPHÉE, à part, avec terreur.

Ils ne s'approchent pas !...

MÉDÉE.

Qu'attendez-vous ? Pourquoi
Ces regards effrayés que vous jetez sur moi?
Venez, enfants, venez !...

Les enfants restent immobiles.

ORPHÉE, à part.

O châtiment terrible !...

JASON, avec force à Médée.

Ils ne le veulent pas !...

MÉDÉE.

Tu mens !... c'est impossible !...
Lycaon ! Lycaon !... ô mon enfant chéri !...
Viens à moi !... sur mon sein !... ce sein qui t'a nourri,
Ne crains plus les transports de ma folle colère,
Je serai douce !...

LYCAON, se détachant de Créuse.

Adieu, Créuse... Adieu, mon frère!

L'enfant va lentement vers sa mère, et, arrivé près d'elle, se cache en pleurant dans son sein.

MÉDÉE le regarde en silence pendant quelque temps, puis se retournant vers Créuse.

O monstre !... tu m'as pris le cœur de mes enfants !

CRÉUSE.

Grands dieux! qu'osez-vous dire?

MÉDÉE.

En vain tu t'en défends.
Eh! ne vois-tu donc pas qu'il n'aime plus sa mère,
Qu'il ne me suit qu'avec une douleur amère,
Que son œil tout en pleurs te cherche avec regret?...
Je ne l'accuse pas... Il est jeune, il souffrait,
Il ne veut plus souffrir!... Mais toi, cœur hypocrite,
Ravir son dernier bien à la pauvre maudite,
Séduire mes enfants, après avoir séduit
L'époux qui me doit tout, jusqu'au nom qui le suit,
Rendre les uns ingrats, comme l'autre parjure,
Et me garder enfin pour dernière blessure
Ce supplice terrible, affreux, créé pour moi...
L'aspect de mes enfants m'abandonnant pour toi!
Ah! c'est trop! Dieux! c'est trop!

CRÉUSE.

Que ces dieux me proscrivent
Si je...

A Mélanthe, le poussant vers sa mère.

Va!...

MÉDÉE.

Que m'importe à présent qu'ils me suivent,
Leur corps seul me suivra, mais leur cœur, leur amour,
Resteront avec toi! mais, pleurant cette cour,
A tes côtés sans cesse ils vivront en idée...
Ce ne sont plus mes fils, ce sont les tiens!...

ORPHÉE.

Médée,
Écoute!...

MÉDÉE, éperdue.

Laissez-moi!... laissez-moi! Partez tous!
Mon cœur ne veut plus rien, pas plus d'eux que de vous!

A Créuse.

Et puisque enfin c'est toi que leur âme préfère...
Tiens, prends-les!... montre-leur à bien haïr leur mère!
Dis-leur... Ah! je me meurs! Partez... je vous défends!...
Mes enfants! mes enfants! j'ai perdu mes enfants!

Elle va tomber en sanglotant au pied de la statue de Saturne.

ORPHÉE, à Jason, Créon et Créuse.

Venez! l'isolement calmera sa colère!

Ils s'éloignent tous lentement par le fond.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, seule.

Après un long silence.

Seule!... me voilà seule au monde!... Plus de père!...
Plus d'enfants!... plus d'époux!... plus rien!...

Elle s'arrête; puis, après un long silence.

Tu pleures, toi!

Avec amertume et ironie.

Et Jason?... Il triomphe! Oui! oui! grâces à moi,
Voilà de tous ses vœux la mesure remplie!...
Notre hymen lui pesait, c'est moi qui l'en délie!
Il voulait mes deux fils, je les lui rends! Ma main
L'unit à sa maîtresse!... Ah! je me fie en vain
A ce voile vengeur!... Dès ce soir, à Créuse
Sans doute quelque dieu révélera ma ruse,
Et tandis que, proscrite et chassée à grands cris,
Je fuirai, triste objet d'horreur et de mépris,
Jason, heureux époux, heureux prince, heureux père,
Jason, fier de ses fils et de leur jeune mère,
Jason, comblé d'honneurs, de gloire... Dieux d'enfer!
A mon aide!... du sang!... des pleurs!... des cris!... du fer!
Ce que je tenterai, je n'en sais rien encore!
Mais je veux qu'un forfait que l'univers ignore
Étende autour de moi sur ce sol frémissant

Un large voile noir, tout parsemé de sang.
Je veux que ce Jason, et Créuse, et son père,
Mes fils même !... Mes fils?... Est-ce que je suis mère?
Est-ce que ce doux nom, ils ne le donnent pas
A celle qui me tue? Est-ce que les ingrats
Ne l'aiment pas en fils? Eh bien! race infidèle,
Soyez contents!... je vais vous unir avec elle!...
Oui! le voilà, le coup effroyable et vengeur
Qui va percer Jason jusques au fond du cœur!
Il les aime tous trois, qu'en tous trois il périsse!

Avec désespoir.

Périr!... eux!... de ma main! Ah! songe à ton supplice,
Malheureuse! C'est toi que tu vas déchirer!
C'est ta chair et ton cœur qu'il te faut torturer!
Tu mourras de leur mort!... Eh bien! soit, que j'expire,
Pourvu que Jason souffre un éternel martyre,
Et que par mon forfait lui créant des bourreaux,
Je déchaîne sur lui tous nos dieux infernaux!
O pâles déités de la sombre Tauride!...
Toi surtout, dieu sanglant du culte infanticide,
Saturne! écoute-moi!... Tes autels désolés
Aiment le sang des fils par leur mère immolés,
Eh bien! je t'offrirai cet affreux sacrifice!...
Mais, pour prix d'un tel coup, je te veux pour complice!
Attache à ce Jason un immortel vautour!
Double pour sa Créuse... oui... double son amour
Pour doubler ses regrets!... Rends-le bon! rends-le père,
Pour qu'il pleure ses fils comme pleure une mère!...
Et qu'enfin, seul, errant, fou d'horreur et d'effroi,
Il vive et meure aussi désespéré que moi!...

SCÈNE VII.

MÉDÉE; LYCAON, MÉLANTHE, paraissant au fond conduits par LA NOURRICE.

MÉDÉE, apercevant ses enfants.

Ciel! ô ciel! ce sont eux!... Saturne les amène!

LA NOURRICE, aux enfants.

Oui! Créuse le veut! venez calmer sa peine!
Médée!... écoutez-moi...

MÉDÉE, sans se retourner.

Que veut-on?...

LA NOURRICE, aux enfants.

Avancez,
Ne tremblez pas!

A Médée.

Ce sont vos enfants.

MÉDÉE, de même.

Je le sais.

LA NOURRICE.

Est-ce que vous pourriez quitter cette demeure
Sans leur dire un adieu?...

MÉDÉE, d'une voix sombre.

Des adieux!... Oui... c'est l'heure,
C'est l'heure des adieux!...

LA NOURRICE, aux enfants.

Enfants, parlez-lui, vous!

LYCAON, de loin:

Ton cœur est-il toujours irrité contre nous?

MÉDÉE.

O dieux!... leur voix!... leur voix si tendre!...

LA NOURRICE, à part.

Elle est émue!

A Médée.

Peuvent-ils s'approcher?

MÉDÉE, avec terreur.

Non ! non !

LA NOURRICE.

A votre vue
Bientôt va les ravir le pouvoir paternel,
Le temps presse !. . Jason les demande...

MÉDÉE, avec un cri.

A l'autel !
A l'autel, où déjà près de tout ce qu'il aime,
Il s'enivre d'amour... d'orgueil...

Mouvement de la nourrice.

Et mes fils même,
Ils brûlent de revoir celle qui les attend,
L'épouse de Jason, leur mère... Ils l'aiment tant !
Ah ! vous avez raison ! l'heure fuit... le temps presse !...
Qu'ils viennent !

LA NOURRICE, la regardant avec inquiétude.

Quel accent !

Elle remonte vers les enfants.

MÉDÉE, à part, sur le devant de la scène.

Allons, pas de faiblesse !...
Que le père et les fils, frappés des mêmes coups..,

LA NOURRICE, bas aux enfants qui descendent avec elle.

Tous les deux, en silence, embrassez ses genoux !

Les enfants s'approchent et prennent la main de leur mère qu'ils baisent

MÉDÉE, sentant la main des enfants.

Leur main ! leur douce main !... C'est elle... elle me touche !
Je sens... je sens mon cœur défaillir... et ma bouche...
Ma bouche... malgré moi... se penchant vers la leur...
Avant de les frapper... Non ! c'est trop de douleur?
Loin de moi, noirs desseins ! loin de moi, haine impure !
Faut-il me torturer pour punir un parjure ?
Venez!... venez, enfants!... je pardonne!... en mes bras! ..

Je le lis dans vos yeux, vous n'êtes plus ingrats.

Orphée paraît au fond.

Eh bien ! que ce Jason s'unisse à ce qu'il aime...
J'ai mon trésor aussi, moi... j'ai mon diadème
J'ai retrouvé mes fils !

ORPHÉE, courant à el'e.

Va ! pars !... Prends-les tous deux !

MÉDÉE.

Oh ! sois béni ! venez !...

Elle s'apprête à fuir avec ses fils, lorsqu'on voit passer sous les colonnes du vestibule une jeune fille et des esclaves qui courent en portant des torches et en poussant des cris.

ORPHÉE.

Quels sont ces cris affreux ?

MÉDÉE, à part.

J'ai peur !...

LA JEUNE FILLE.

Créuse !...

ORPHÉE.

Hé bien !..

LA JEUNE FILLE.

Elle expire !...

MÉDÉE, avec un cri terribe.

Elle expire !..

A part.

Mon crime me saisit !

LA NOURRICE, à la jeune fille.

Qu'as-tu dit ! quel délire !...

LA JEUNE FILLE.

Elle expire, vous dis-je... un voile empoisonné !...

ORPHÉE, se retournant vers Médée.

Dieux !... un voile !...

MÉDÉE, éperdue.

Oui !... le mien ! celui que j'ai donné !

ORPHÉE.

Malheureuse ! sois donc ta première victime !

Que tes fils, arrachés de tes bras... par ton crime...

MÉDÉE.

Jamais !

Médée saisit ses enfants et les entraîne vers la droite; mais elle est arrêtée par un flot de peuple qui entre en s'écriant : A mort !... Elle s'élance vers la gauche. Mais Créon entre, suivi d'un autre flot de peuple, et Médée se réfugie avec ses fils au pied de la statue de Saturne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CRÉON, LE PEUPLE.

CRÉON.

Saisissez-les !

MÉDÉE, tenant ses enfants.

Si vous faites un pas !

CRÉON.

Saisissez-les !...

LE PEUPLE, s'élançant vers elle.

A mort !

MÉDÉE.

Vous ne les aurez pas !

Le peuple s'élance sur elle et l'enveloppe de façon à la cacher entièrement au public. Mais tout à coup on entend deux cris plaintifs, le peuple s'écarte. Créon et Orphée reculent épouvantés, et l'on voit Médée au pied de la statue, seule, tremblante, éperdue, et un couteau sanglant à la main. Les enfants, étendus à terre, sont cachés au public. Jason paraît au fond, retenu par deux Corinthiens.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JASON.

JASON, au fond, retenu par deux Corinthiens.

Laissez-moi ! de ma main il faut qu'elle périsse !

ORPHÉE, s'élançant vers lui.

N'approche pas !

JASON, l'écartant et s'élançant en scène.

Il faut qu'à l'instant son supplice...

Il arrive éperdu sur la scène, sans voir Médée qui est toujours au pied de la statue, au fond, et rencontre devant lui les cadavres de ses deux enfants. Poussant un cri d'horreur.

Ah! mes fils! morts aussi! Tous deux! tous deux! L'effroi,
L'horreur!... Mes enfants!... morts!... Qui les a tués?...

MÉDÉE, s'élançant vers lui.

Toi!...

Jason reste pétrifié sous la malédiction de Médée. La toile tombe.

FIN.